

UN SEUL MOT, LA-DESSUS

Depuis un mois surtout, quelques plumes de second ordre s'appliquent avec un goût extrême, à vanter la marchandise du C. O. T. C. Je rends grâce au ciel que les articles les plus bêtes et les moins raisonnés parus sur cette feuille aient été consacrés à l'apothéose de cette institution. Qu'on sache donc qu'un bon produit parle par lui-même, et qu'une réclame trop tapageuse est un signe de capitulation. "Mais fais donc, par la gymnastique, ton corps robuste et solide", me dit un ami. Quelle farce! Depuis quand ne puis-je pas, dans ma chambre, exercer mes membres et les fortifier? J'ai trop vu combien de sottises et de rires naissent d'un groupe d'étudiants faisant de la culture physique, pour croire encore au sérieux et à l'efficacité de ces mouvements faits en commun. De plus, qu'a-t-on besoin d'un costume militaire, de boutons dorés et de fusils pour développer ses mollets et durcir son ventre? Et dire qu'il se rencontre des gens supposés intelligents pour ne point voir la monstruosité de cette absurdité!

Evidemment je n'ose pas croire que le C. O. T. C. soit pour créer une atmosphère favorable au joug militaire. Ce serait sot et rien de plus. Chaque étudiant — et je les connais tous — a assez de jugement pour savoir, suivant ses opinions et sa propre raison, diriger sa conduite, pendant la période difficile que nous traversons. Vouloir traiter, même indirectement, une question aussi compliquée que celle des devoirs vis-à-vis de l'Empire, question d'ailleurs sur laquelle les étudiants, parce qu'ils ont lu et réfléchi, ont légitimement le droit de prétendre qu'ils sont bien renseignés, c'est faire rire de soi gratuitement, et semer des ténèbres en croyant accoucher du soleil.

"J'aurai mon galon, m'a dit quelqu'un, si le péril et la nécessité deviennent imminents." Forte parole des vaincus avant la résistance glorieuse. Avec des gens avides du galon, de la médaille et du pompon, forcez une race, messieurs, si vous le pouvez.

O. T. TOI

HÉROS

(Nous extrayons d'un de nos grands quotidiens ces lignes publiées le 1er novembre 1919).

Toutes nos jeunes lectrices, qui travaillent aujourd'hui dans les usines de munitions, apprendront avec orgueil que le régiment composé des étudiants de Laval vient de se couvrir de gloire en chargeant des Teutons fortifiés sur les flancs de l'Himalaya.

L'attaque commença à 8 heures précises. Le tambour Théoret sautait de roc en roc sans cesser de manier ses baguettes avec l'habileté que l'on sait. Près de lui, le clairon Lachapelle, rivalisant d'ardeur, claironnait éperdument.

Les différentes compagnies s'avancèrent en ordre. Les lieutenants tenaient leur épée dressée vers l'ennemi. Tous furent admirables. Le dentiste Hay dans un moment de délire cria : "Suivez mon panache blanc". On assure qu'aucun de ses hommes ne claqua des dents. Le caporal David, vibrant d'enthousiasme, faisait un bruit de... locomotive.

Les médecins, abandonnant le bistouri pour la baïonnette, étaient entraînés par le lieutenant Paulet. Il se dressait long, sec et maigre, semblable à la hampe d'un drapeau.

Les pertes nombreuses subies par la faculté de droit prouvent qu'elle a fait son devoir. On raconte que le "private" Marchand est mort glorieusement entre les bras de l'ambulancier Gohier. Ses dernières paroles furent : "O mes ancêtres, je suis digne de vous!"

Nous regrettons que les dépêches ne nous aient transmis que les grandes lignes de ce combat. Tous les autres furent sans doute à la hauteur des premiers. Mais ce que nous vous avons rapporté prouve déjà que l'Université Laval est féconde en héros.

Et lorsque nous reviendrons tous ces glorieux amputés, tous ces aveugles, tous ces meurtris, ce sera à vous, Mesdemoiselles et Mesdames, qui serez devenues le sexe fort de leur faire une magnifique réception.

Ils auront fait leur devoir pour la patrie, vous devrez faire le vôtre. Le Canada l'exige. Il vous faudra pourvoir à tous leurs besoins, cultiver la terre, faire progresser l'industrie, vous lancer dans la politique, etc., etc. C'est donc sur vous que repose l'avenir de la nation.

BING!

L'AME DES FOULES

Ma situation de rédacteur mondain dans un quotidien me laissant quelques loisirs, je résolus de les consacrer à l'art dramatique. J'hésitai quelque temps entre la comédie et le drame; mais ce dernier genre exigeant moins d'esprit, je m'y adonnai définitivement.

Au surplus, le peuple m'intéressait. N'était-ce point envier de faire pleurer une salle entière?

Je voulus donc conquérir l'âme des foules, et m'adressai pour cela à un théâtre populaire du nord de la rue Saint-Denis.

Le jour de la première arriva. Un de mes amis, mon aîné de beaucoup, à qui j'avais lu ma pièce, m'avait bien dit de prendre garde aux goûts peu éclairés du public, mais j'étais persuadé qu'en choisissant un sujet suffisamment dramatique et moral, je ferais vibrer ces vieux instincts d'équité qu'on rencontre toujours chez les masses.

Les péripéties de ma pièce se passaient "naturellement" à Paris; le sujet en était simple: le rideau se levait sur une scène de caserne, où un sergent lisait aux recrues une théorie sur le salut. Mais il était brusquement interrompu par la nouvelle de la désertion d'un soldat, nommé le "Don Juan de Vincennes".

Celui-ci au second acte retrouvait son amie, la "Venus de Limo", une fille de concierge, dont s'était épris un vieux marchand d'habit, tenant boutique à l'enseigne de la "Jérusalem des Livrées".

Le Don Juan, voulant à tous prix de l'argent, s'entendait avec un faussaire, appelé "Frappe Démonai", pour tuer le vieux au troisième étage.

Mais celui, prévenu par la Venus, prise de remords, recevait ses assassins, un revolver dans chaque main. Ces bandits, le voyant armé, tombaient à genoux et avouaient leurs criminelles intentions.

Le vieux marchand d'habit, pris de pitié à cause du soldat, et pour les rassurer, brûlait devant eux la lettre de dénonciation.

Je remarquai que pareille générosité plaisait peu au public et que cette petite incinération changeait mon succès en four... crématoire.

Aussi me décidai-je à modifier le dénouement, en le rendant plus conforme aux goûts pratiques des foules.

Dès la seconde représentation le vieux marchand, faisait arrêter les malfaiteurs, et, au lieu de brûler la lettre dénonciatrice, jurait en la montrant, que justice serait faite.

La pièce ainsi terminée, eut un succès boeuf.

"Nous aimons mieux cela ainsi", me disait un spectateur, assidu de "mes oeuvres." "Les dégagements sont tellement insuffisants dans ce théâtre, que le feu est toujours dangereux et impressionne désagréablement, même quand il est mis par un acteur prudent et connaissant bien ce métier...."

Ce fut à peu près à cette époque que je renonçai au théâtre.

C. TIDIOH.

ELLE

Pourrai-je jamais dire pourquoi je l'aime?... C'est douteux. Naïve, gaie, amusante, elle l'est autant que je suis sérieux, mélancolique et vieux garçons. Vraiment, son caractère est à l'antipode du mien: si je dis "rouge", elle dit "bleu"... Il est vrai qu'elle me taquine souvent...

Je vous le donnerais en mille que vous ne pourriez deviner où nous nous sommes connus... Dans un train.

Ce matin-là, fort peu enthousiaste d'aller chauffer mes semelles sur le bitume de la métropole, je monte en wagon à la petite gare de C... Pour plus de malheur, toutes les banquettes étaient prises. Mais non, en cherchant bien, j'aperçois, à l'autre bout, une place libre... et, en face, une gentille demoiselle pelotonnée de corps et d'esprit dans la lecture d'un petit livre.

Vous soupçonnez déjà, par le parallèle du début, quel personnage je suis: un jeune homme, qui n'a de jeune que le visage, rangé, tout farci de principes, enfin, ne se laissant pas émouvoir par un minois de 16 ou 18 ans... Ceci posé, continuons notre récit.

J'approche, demande si quelqu'un va venir, puis, sur une réponse négative, je m'installe commodément, bien disposé à dormir ou à regarder le paysage. Mais, comment être intéressé par des champs dénudés, où l'on passe pour la centième fois? Comment s'assoupir à huit heures du matin? J'y dus renoncer bientôt. Alors, il ne me restait plus qu'à la regarder: c'est ce que je fis...

Elle était vraiment bien avec sa chevelure châtain, débordante sous la paille, son nez à la grecque, sa petite bouche... le tout lui donnant un air mutin délicieux. Il était même accentué par un joli sourire que provoquait la lecture. (Vous voyez tous que pour être antidamoiseau, je n'en suis pas moins impartial).

Que pouvait-elle bien lire? Cela m'intriguait d'autant plus que le sourire se changeait peu à peu en un rire si franc, qu'il m'était impossible d'y résister.

Tout à coup, elle leva les yeux, et spon-

tanément, comme si nous étions de vieilles connaissances, me lança cette phrase: "Non! est-il amusant, ce Daudet! Je n'ai jamais rien lu d'assu léger, d'aussi spirituel..."

"Elle est emballée", me dis-je. Mais, puisque l'occasion s'offrait de me distraire, je lui répondis sans paraître étonné: "Oui, c'est un styliste charmant, un joyeux compagnon de voyage, l'antidote pour la tristesse; seulement, il me lasse assez vite". "Oh! pas moi, reprit-elle, j'en pourrais lire du matin au soir. Bien sûr, il n'est pas aussi sérieux que Bossuet; on n'y rencontre aucune description de 8 pages comme chez tant de nos romanciers modernes. Ils semblent, à un moment, suspendre leur action pour vous dire: "Vous savez, j'ai d'autres talents, je puis vous dépeindre un coucher de soleil: "Tenez, quand j'en rencontre un, je ferme le livre, j'attends d'admirer de mes yeux celui du soir, et puis, le lendemain, je continue".

Nous bavardâmes ainsi jusqu'à la gare où le train entra—hélas!—beaucoup trop tôt.

Oui, lecteur, vous n'avez pas la berlue, c'est bien: "hélas!" que je viens d'écrire. Car moi, l'invulnérable, j'étais touché: cette petite avait frappé au défaut de la cuirasse... au livre.

Et aujourd'hui que nous nous aimons follement, ma vie se passe en un paradis terrestre. Au fait, non: le seul qui fut créé a été enlevé il y a plusieurs siècles; mais, peu importe, puisqu'on m'a laissé Eve...

Marcel BENGALIS.

IGNORANCE CRASSE

Epicatus, rustaud par tradition, traversait la rue Saint-Jacques à enjambées démesurées, l'autre jour.

—Ma foi on dirait que tu es dans les bottes de sept lieues.

—La guerre, mon vieux! J'économise mes bottines en faisant de grands pas.

—Espèce d'idiot, de cuistre! Allons, quitte-moi ces sabots éphémères et cours de ce pas, demander à Dussault le secret de la démarche élégante... et économique tout à la fois.

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."
Lancet.